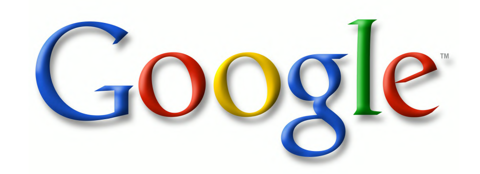


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

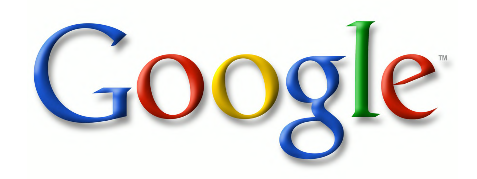
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1/6

10/—

Vet. Fr. II A. 245

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

COLLECTION

DES

MORALISTES MODERNES.

Se vend

Chez l'Auteur, rue Guénégaud, n°. 20.

BASTIEN, rue Sainte-Hyacinthe.

LAMY, libraire, quai des Augustins.

BELIN, libraire, rue Saint-Jacques.

GUILLOT, libraire de MONSIEUR, rue Saint-Jacques, vis-à-vis vis la rue des Mathurins.

PICHARD, libraire, quai et près des Théatins.

L' A M I
D E S
V I E I L L A R D S,

PRÉSENTÉ AU ROI,

Par M. l'abbé Roy, Censeur royal, membre de plusieurs académies.

Sur le front des vieillards lis tes devoirs écrits.

PREMIÈRE PARTIE.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.
M. DCC. LXXXIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 1 APR 1963
OF OXFORD
LIBRARY

A MADAME LA DUCHESSE

DE LA VALLIERE.

MADAME,

VOTRE nom, à la tête de mon Ouvrage, le rendra plus intéressant, et contribuera infailliblement à son succès. Ce motif n'est pas celui de l'hommage sincère que j'ose aujourd'hui vous adresser. Il en est un autre

plus cher et plus conforme à la noblesse de l'ame ; c'est l'amour de la justice et de la vérité.

On sait la vénération particulière que vous méritez à tant de titres ; je ne dirai pas à ceux de la haute naissance et de l'esprit : en acceptant ma dédicace, votre modestie m'a imposé la loi de les omettre ; mais à ceux de la générosité, de la sensibilité, et de l'aménité éclairée de votre ame. Tels sont les solides avantages qui vous ont rendue le meilleur modèle de la plus brillante société.

C'est à ces titres capables d'en imposer même à l'envie, que j'ai dû vous choisir comme la plus parfaite héroïne de mon Ouvrage.

Daignez agréer ce foible témoignage du respect profond avec lequel

J'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre très-humble, et
tres-obéissant serviteur
ROY.

Es jeux publics, au théâtre, à la table,
Cède la place au vieillard et chénu ;
Quand tu ſeras à ſon âge venu,
Tu trouveras qui ſera le ſemblable.

PIBRAC.

AVERTISSEMENT.

Les académies, jalouses du bien public autant que des progrès de la littérature, sont dans l'usage de proposer annuellement de nouveaux sujets de prix à l'émulation des gens de lettres. Le choix des matières de concours justifie pleinement l'opinion avantageuse qu'on doit avoir de l'établissement de ces compagnies littéraires.

L'académie de Montauban avoit proposé, il y a quelques années, cette question importante : *combien le respect pour la vieillesse contribue au maintien des mœurs*

publiques! Comptant plus sur l'intérêt de la matière que sur mes foibles talens, je crus devoir m'en occuper. J'éprouvai le même desir qu'on ressent de se promener dans une belle campagne. La richesse et la beauté du sujet me séduisirent.

Il s'agissoit, selon l'usage, d'un discours d'une demi-heure de lecture; je le fis, j'osai le communiquer à quelques amis éclairés, à des maîtres distingués, dans l'impartialité desquels j'avois la plus grande confiance. Je le dirai, non par vanité, ils me conseillèrent de concourir: mais toujours plein de défiance, je me

jugeai moi-même avec toute la sévérité qui convient à un homme sans prétention. Je gardai mon ouvrage. Dans la suite, un prélat recommandable par ses lumières, et sur-tout par ses rares vertus, m'engagea de le rendre public.

La forme de discours devenoit hors de saison. J'ai préféré de distribuer mon travail par chapitres. On me reprochera peut-être d'avoir conservé le ton oratoire; j'aurois mieux fait sans doute d'en employer un autre plus convenable; mais il eût fallu refondre mon ouvrage entièrement, et j'avouerai que j'ai le malheur

de ne pouvoir prendre sur moi de travailler et retravailler souvent le même sujet.

On jugera sans doute aussi que plusieurs idées demandoient à être développées davantage ; je n'ai pas non plus prétendu approfondir la matière. Aurois-je entrepris un traité de la vieillesse ? Nous avons un chef-d'œuvre qui porte ce titre. Quel auteur pourroit se flatter de dire plus, et même aussi bien que l'orateur romain ?

Ce n'est pas une dissertation académique sur cette question : *combien le respect pour la vieillesse contribue au maintien des mœurs publi-*

ques ! Ce n'est qu'un choix de réflexions sur cette matière. Leur utilité remplira tout mon but. Oserois-je offrir mon foible ouvrage au public ? Je le supplie de ne faire attention qu'à la saine morale qu'il contient, et aux principes de conduite qui doivent en consacrer l'importance pour la jeunesse.

Je sais d'avance qu'on ne manquera pas de distinguer la manière de dire, de la chose elle-même. D'un côté, je sollicite l'indulgence de mes lecteurs ; de l'autre, je me flatte de leur suffrage, et cette assurance m'enhardit. J'ai travaillé seulement comme un

bon citoyen. Les gens de l'art diront qu'on auroit pu mieux faire. Je répondrai : ne me jugez pas avec autant de rigueur ; je n'écris point pour être admiré, mais pour être entendu ; je n'entre avec vous dans la lice, ni pour y rompre des lances honorables, ni pour y disputer de mérite, mais pour y faire preuve de zèle.

L'hommage que je rends à la vieillesse, et aux mœurs publiques dont le maintien dépend du respect pour cet âge, est d'autant plus pur, que le desir seul d'intéresser tous les cœurs m'anime. Mon émulation naît du sujet lui-même.

Un auteur célèbre a dit, en parlant de son livre *des Mœurs* (1): » J'ai répandu dans cet ouvrage » plus de sentiment que d'esprit; » premièrement, parce que l'un » m'étoit plus facile que l'autre. « Je dois dire la même chose, à plus forte raison, en parlant de mon travail : mon ouvrage est, comme *les Mœurs*, un objet de sentiment. » Que ne suis-je aussi, » continue-t-il, le maître de faire » aimer la vertu! elle n'auroit pas » un seul ennemi sur la terre. «

---

(1) Il est fâcheux que ce livre, excellent à bien des égards, ne respire pas par-tout les bons principes.

Voilà mes vœux au sujet de la vieillesse ; j'ajoute qu'elle n'auroit dans ce monde que des admirateurs.

Il finit ainsi son avertissement : » Si quelqu'un venoit à » me dire : vous avez fait un bon » livre , j'en serois flatté sans » doute ; mais je le serois bien » davantage, s'il ajoutoit : vous » m'avez inspiré des mœurs. « Puissé-je entendre répéter de bouche en bouche , parmi les jeunes-gens , *l'Ami des Vieillards* m'a inspiré pour eux la plus profonde vénération ! je serois satisfait , parce qu'ils auroient alors des mœurs. Combien cet aveu

me seroit cher ! Il me tiendroit lieu de la plus solide récompense.

Quant au titre, j'ai imaginé celui de *l'Ami des Vieillards*. J'aurois pu également intituler mon ouvrage, *l'Ami des Jeunes-Gens*. Quelle marque d'amitié plus distinguée, que celle de leur indiquer le véritable ami auquel ils doivent avoir recours dans toutes les circonstances de leur vie ? J'ai préféré le premier titre. Les jeunes-gens ne trouvent-ils pas assez d'amis dans la société ? J'avoue que dans le choix ils sont souvent trompés ; mais au moins est-il vrai qu'ils en rencontrent à la confiance desquels

ils peuvent quelquefois se livrer. La jeunesse! tout le monde s'intéresse à son bonheur, à ses plaisirs; tout le monde l'accueille et lui fait fête: mais le vieillard, on l'abandonne; il seroit absolument isolé, sans le zèle qui le pousse dans la société, en dépit du mépris auquel il est en butte. Il convenoit donc de soutenir sa cause, d'exposer son mérite au grand jour, afin de dissiper l'erreur du monde, et de fixer l'opinion avantageuse que chacun doit avoir de cet être utile et vénérable. Il falloit que quelqu'un osât se dire son ami au milieu de la foule presque innom-

brable de ses ennemis. J'ai osé m'arroger ce titre. Si je n'ai pas la gloire d'en avoir rempli tous les devoirs aussi dignement qu'un autre auroit pu le faire, je puis au moins défier mes rivaux, quant au zèle. Le meilleur ami n'est pas celui qui fait le plus, mais celui qui voudroit faire davantage. La générosité impuissante du pauvre, ne l'emporte-t-elle pas souvent sur les largesses du riche ?

O mon maître ! ô mon père ! ô vieillard qui méritez mes hommages les plus respectueux ! pardonnez à ma témérité ; je me dis votre ami, je devrois plutôt

vous supplier d'être le mien. Oui, vous êtes mon ami par l'intérêt que vous prenez à mon bonheur, et je suis le vôtre par reconnoissance. Votre amitié est celle d'un père, et la mienne sera toujours celle d'un fils. Jeune-homme, qui allez me lire, pensez ainsi; c'est à ce prix qu'il vous sera permis de prendre comme moi le glorieux titre d'*Ami des Vieillards*, et que vous mériterez aussi de les avoir pour amis.

N. B. Tous les exemplaires de l'*Ami des Vieillards* seront signés de l'auteur.



L'AMI

L'AMI DES VIEILLARDS.

CHAPITRE PREMIER.

Le respect pour la vieillesse eſt fondé sur la nature et sur la raison. Innocence des premiers temps ; reſpect qu'on témoignoit alors aux plus âgés. Vieillesse, pères et mères peu respectés à la ville. Spectacle des mœurs villageoises, consolant pour les vieillards. Eloge de la nature.

C'EST une loi invariable de la nature et de la raison, que celui-là mérite le plus d'égards, qui a le plus vécu ; parce qu'ayant plus vu, plus éprouvé, il est plus

capable de tout régler et de tout arranger, selon les divers événemens de la vie.

Sorti du chaos informe, le monde, en commençant d'exister, fut assujetti à cette loi sacrée, écrite au dedans de nous par le Créateur, en caractères ineffaçables : la société, aussi ancienne que le monde, l'adopta ; ce joug lui parut d'autant plus propre à ses progrès, qu'il l'étoit davantage à la conservation des mœurs.

C'étoit dans ces temps fortunés, où régnoit la candeur, où les cœurs asservis aux douces impressions du bien, ne faisoient

qu'un seul et même cœur ; où l'amitié qui les réunissoit tous, n'étoit distinguée que par des témoignages plus ou moins respectueux, selon les divers degrés de leur âge ; où la vertu, la sagesse et la paix, faisoient le plus bel apanage de l'un et de l'autre sexe : c'étoit alors que les mœurs étoient pures ; on respectoit ses pères ; on honoroit ces hommes chargés d'années, les représentans de la raison ; ils faisoient le charme et la consolation de tous : c'étoit dans ces temps consacrés à l'innocence et à la pureté, qu'il étoit doux et délectable de jouir du beau spec-

tacle de l'union entre les hommes., union d'attachement sincère entre les égaux, et toujours de respects pour ceux à qui l'âge avoit mérité la supériorité. Un commerce mutuel, fruit heureux de leurs besoins réciproques, les enchaînoit les uns aux autres; besoins de secours, besoins de leçons et de conseils qu'ils trouvoient dans le vieillard : c'étoit dans son sein qu'ils alloient déposer leurs peines; c'étoit de lui qu'ils en attendoient le soulagement. S'il leur arrivoit quelque heureux événement, c'étoit encore au vieillard qu'ils alloient le raconter; ils apprenoient en

même temps de lui la modération nécessaire dans la prospérité.

Cette même vertu, dit un auteur très-éclairé, qui a toujours conservé la religion de ses ancêtres, dans un pays où des promesses si flatteuses pour l'ambition auroient pu le porter à l'abandonner; (1) cette vertu

(1) Pope, *Essai sur l'Homme.*

M. de Ramsay, dans une lettre à M. Racine, qui s'étoit soulevé contre l'Essai sur l'homme, parle ainsi de Pope : » On m'assure qu'une princesse, admiratrice de ses ouvrages, voulut, dans le temps qu'elle gouvernoit l'Angleterre, engager ce poète, non pas à abandonner la reli-

que révéroient dans un père ses enfans dociles, avoit rendu le prince le père du peuple. Chaque patriarche couronné des mains de la nature étoit le roi, (1) le

---

gion de ses pères, mais à dissimuler; elle vouloit lui procurer des places considérables, en lui promettant qu'il seroit dispensé des sermens accoutumés. Il refusa ces propositions avec une fermeté inébranlable. « Un pareil sacrifice, conclut M. de Ramsay, n'est pas celui d'un incrédule, ni d'un déiste.

Les parens de Pope, malgré les vexations du roi Guillaume, gendre de Jacques II, étoient morts glorieusement dans la profession de la religion catholique romaine.

(1) M. l'abbé Fleury, *Mœurs des*

prêtre, le père de son empire naissant ; ses sujets se reposoient sur lui, comme sur une seconde providence ; ses regards étoient leur loi ; sa langue, leur oracle .... enfin, décrépit, malade, mourant, celui qui étoit révéré comme un dieu, étoit pleuré par les siens comme un foible mortel. C'est ainsi que, remontant de père en père, ils parvenoient jusqu'au premier père, au grand auteur

---

Israélites, en parlant des patriaches, a imité cette sublime peinture :

Leur famille étoit, dit-il, un petit état dont le père étoit comme le roi.

de la nature, et qu'ils adoroient Dieu..... L'homme, ainsi que l'Éternel, trouvoit que tout étoit bien ; il marchoit à la vertu sur les traces du plaisir ; il voyoit toujours Dieu sous l'image d'un père ; il ne savoit qu'adorer et aimer.

C'étoit dans ce beau règne de la nature, que chacun aimoit à en observer l'une des premières lois et des plus sacrées, celle d'honorer le vieillard : mais, où la retrouver maintenant, cette nature si belle et si sage? Seroit-ce dans nos villes où l'art, idole de tout le monde, a pénétré jusques dans tous les cœurs ; où

tout est factice, j'oserois dire le sentiment, s'il pouvoit l'être; où tout est déguisement et fourberie; où les bienséances, la politesse et la douceur, qui devroient être dans le cœur avant de se produire au dehors, ne sont que de vaines cérémonies, amorces séduisantes avec lesquelles on se joue de la crédulité d'autrui ?

Voyez ce jeune-homme de la ville, il a toute sa raison; ses lumières mêmes sont au dessus du commun; il peut passer pour savant; et par ses connoissances qui se développent, se multiplient et se perfectionnent tous

les jours de plus en plus, il promet, il annonce déja des merveilles ; mais il le sait, et n'oublie rien pour s'en faire accroire dans l'esprit des autres. Un philosophe qui avoit beaucoup lu et beaucoup retenu, disoit qu'à force d'apprendre, il n'avoit pu parvenir qu'à savoir qu'il ne savoit rien : chaque matière qu'il étudioit, chaque homme qu'il consultoit, tout ce qu'il entendoit dans la société, dans les conversations, même de ceux qu'on croyoit savoir le moins, lui retraçoit son ignorance ; à tout moment il se voyoit obligé de convenir de sa foiblesse. La peti-

tesse de ses vues, les bornes étroites de son intelligence augmentoient d'autant plus le prix qu'il attachoit aux lumières d'autrui, sur-tout de ceux qui, par leur âge, devoient avoir acquis plus d'expérience que lui. Voyez au contraire votre jeune-homme de la ville; plus il est instruit, plus il se croit au dessus des autres: comme il fait l'important! comme il paroît se suffire à lui-même! Son père ouvre à peine la bouche, qu'il ose la lui fermer sur le champ, croyant avoir toujours quelque chose de mieux à dire: un vieillard prend la parole; ni l'un ni l'autre ne sont pas plus

respectés ; ce dernier sur-tout, au lieu d'exciter son admiration, ne fait que lui apprêter à rire.

Ce n'est plus son père qu'il aime ; ce père qui a été lui-même son précepteur et son gouverneur ; ce père qui n'a été avare de plaisir pour soi-même, que pour lui en ménager un jour davantage ; ce père économe de son bien, jusqu'aux plus dures privations : ce n'est plus sa mère qu'il chérit ; cette mère si tendre qui l'a tant de fois pressé contre son sein, qui l'a nourri de sa propre substance, qui l'a comblé si souvent de baisers, d'attentions même minutieuses, et de soins

assidus ;

assidus ; cette mère si sensible, à qui le moindre dérangement de la santé de ce fils chéri causoit tant d'alarmes ; craintive au moindre gémissement qu'il poussoit, qui n'étoit occupée que de lui pendant le jour, qui lui sacrifioit le repos de la nuit, pour s'en occuper encore et songer aux soins du lendemain : hélas ! ce n'est plus elle qu'il adore avec reconnoissance ; des mercenaires se sont emparé de son cœur ; il les a aimées jusqu'à la folie, jusqu'au déréglement ; le malheureux ! il les aimeroit peut-être encore, s'il n'avoit appris d'elles si parfaitement l'art

de feindre et d'affecter des sentimens qu'il n'a plus pour personne ; il est blasé sur tous ses devoirs , sur les mouvemens les plus naturels et les plus légitimes ; indépendant de tout ce qui l'environnne, il ne se voit jamais plus mal placé qu'au sein d'une famille vénérable à laquelle il doit tout , et s'efforce de dire qu'il ne doit rien ; on diroit qu'il a lui-même été l'artisan de son bien-être , et qu'il est le seul respectable au milieu de ceux qui le sont le plus. Voyez-le lever la tête , et regarder arrogamment ce vieillard qui ose lui reprocher son indocilité ; il ne se corrigera

pas ; vous allez le voir bientôt demander compte de sa fortune à son père, la dissiper ensuite : et puissiez-vous être témoin du retour sincère de ce prodigue, de cet ingrat, qui faisoit autrefois si peu de cas des conseils de la vieillesse, trop indulgente encore envers lui pour le dédaigner, et ne pas le recevoir avec toute l'expression de la tendresse et de la joie la plus sincère !

Mais je vous invite à un spectacle bien consolant pour la vieillesse : ô vous, à qui cet âge pourroit paroître un fardeau ! ô vous, qui gémissez avec moi de si bonne-foi ; vous, ames hon-

nêtes et délicates, qui pleurez sur l'injustice des jeunes-gens envers les vieillards, venez à la campagne ; entrez dans cette cabane, voyez-y les enfans d'une même famille rangés à une même table, les père et mère à la place d'honneur, imposer à tous le silence du respect ; dispenser à ceux-ci la portion dont ils ont besoin, et ceux-là commander sagement à leur appétit, plutôt que de s'attribuer un morceau qu'ils n'auroient pas reçu de la main de leur père. Une fête rassemble-t-elle les habitans du village, jamais vous ne verrez la jeunesse sans être précédée des vieillards,

qui feront seuls les honneurs : pénétrez au milieu des jeux champêtres, toujours le vieillard exercera le commandement ; à sa voix qui a mis tout le monde en train, tout finira dans l'instant, s'il le veut, et chacun se retirera sans murmurer. O qu'ils connoissent bien les droits de la nature, ces gens, que l'habitant de la ville méprise si injustement !

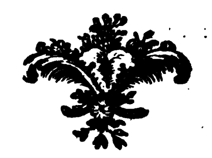
O nature ! ô toi dont la sagesse invariable est digne de toute notre vénération, qu'il est doux de vivre sous tes lois, lorsque le crime ne les a pas changées en passions folles et vicieuses ! et qu'il seroit aisé de les suivre, s'il

n'en coûtoit pas si peu à des cœurs, une fois corrompus de les abandonner !

C'est toi qui dévoilant à l'homme ses premiers devoirs, l'invitas la premiére à la subordination ; c'est de toi qu'il apprit à respecter ses péres, à honorer le vieillard qui prit soin de son enfance : c'est en suivant tes principes, qu'il obtient le surnom glorieux de philosophe ou de sage : fais-lui donc aimer la vérité que je développe aujourd'hui, l'importance et la nécessité du respect pour la vieillesse ; que le vieillard trouve en lui, sinon un fils tendre et soumis, au

moins un ami. Maitresse absolue de l'homme, ne permets pas qu'il s'écarte de la loi sacrée du respect pour la vieillesse : dis-lui que son bonheur ou son malheur dépend de son exactitude à observer cette loi précieuse : tu n'as pas à craindre d'éprouver de contradictions; la religion même si sublime et si supérieure à toi, ne fera que confirmer, embellir et diviniser, pour ainsi dire, cette inspiration; elle y mettra le sceau de son autorité; elle l'adoptera; de concert avec toi, elle s'empressera, s'efforcera de l'inculquer profondément dans tous les

cœurs : tes conquêtes seront les siennes ; tes sujets lui appartiendront. Puissiez-vous régner ainsi de concert sur tout l'univers !



CHAPITRE II.

Que l'orgueil est la source du mépris pour la vieillesse. Chûte de l'homme, suite de l'orgueil.

C'EST l'orgueil qui, comme un vent brûlant, dessèche notre cœur, et le rend froid pour tout ce qui devroit l'intéresser; c'est l'orgueil qui corrompt nos meilleurs principes, et détruit en nous les habitudes du bien.

Si nous voulions toujours écouter la raison, loin de nous élever jamais au dessus de qui que ce soit, nous nous garderions bien au contraire d'oublier

la loi de subordination, sans laquelle tous les hommes seroient désunis ; notre propre dépendance nous deviendroit plus supportable, nous l'aimerions même ; elle seroit notre sauve-garde dans toutes les occasions si fréquentes où il est si dangereux de se trop fier à soi-même.

L'homme est le roi de tous les êtres créés ; mais le vieillard est le roi des hommes ; c'est sur lui que le grand Auteur de la nature s'est reposé, quant à la conduite des hommes en général. Il existe donc une subordination naturelle de nous à lui : la méconnoître, seroit un aveuglement

impossible dans un être raisonnable ; s'y refuser, seroit orgueil. L'histoire de ce vice est la plus étendue ; malheureusement, elle tient à celle de tous les hommes.

A peine l'esprit empoisonné de l'orgueil eut-il soufflé sur la terre, le fils méconnut aussitôt son père, dont l'autorité lui étoit à charge ; le vieillard, importun prédicateur du devoir, fut détesté ; on aima trop sa liberté ; on se joua de ses maîtres, et de toute espèce de joug ; on crut pouvoir se suffire à soi-même : ainsi le germe des passions se développa ; une révolution uni-

verselle se fit ressentir dans tous les cœurs ; telle une tempête furieuse, qui bouleverse et la terre et les mers : tout étoit changé ; étranger l'un à l'autre, quoique dans sa propre patrie, chacun eut peine à se reconnoître ; mais bientôt après l'ivresse d'un calme mensonger, l'homme ne put se dissimuler à lui-même que l'indépendance, source prétendue des vrais plaisirs, en avoit été le plus terrible fléau ; de l'état de sérénité où l'ame s'étoit trouvée auparavant, elle passa presque subitement à celui des tourmens, du regret et des remords.

Chûte déplorable et honteuse !

Falloit-il,

Falloit-il, ô nature! ô société! que des êtres qui ne subsistent que par vous, qui ne doivent agir et vivre qu'en vous, osassent porter atteinte à vos lois? falloit-il que ce vieillard, aux soins duquel vous les aviez sagement confiés, devînt à leurs yeux un vase d'ignominie? falloit-il qu'abandonnés à lui, ils ne rougîssent pas de l'abandonner eux-mêmes, pour se livrer tout entiers à leurs déréglemens! Ah! s'ils ouvroient les yeux à la lumière, s'ils déposoient leurs erreurs, de combien de maux ils se verroient environnés! Victimes d'un fol orgueil, qu'ils au-

roient regret à leur première docilité ! Trop heureux, si de leur propre malheur, ils pouvoient faire un utile apprentissage !



CHAPITRE III.

Que le mépris pour la vieillesse est la source des plus grands maux : douleur du vieillard qui voit le désordre universel ; sa consolation tirée de sa vertu.

NE craignons pas de le dire ; le mépris pour la vieillesse ne produira jamais que des maux ; ôtez le respect pour la vieillesse, vous détruisez l'autorité paternelle ; les mœurs des enfans se corrompent ; ceux-ci qui deviennent pères, transmettent, par la voie de l'exemple, sinon par celle des conseils, la même cor-

ruption à leurs descendans; en peu de temps, l'état entier est dépravé: triste et fugitive alors, la vérité fait place à l'erreur; la vertu est supplantée par le crime; le crime, à la tête altière, franchit tout; il rompt les barrières les plus sacrées; son bras téméraire frappe tout, son empire est despotique; l'homme se croit tout permis, parce qu'il est capable de tout oser: devenu le plus indépendant, il devient le plus criminel.

Dans cette abomination générale, dans ce déluge affreux de désordres qui couvre le monde, le vieillard demeure confondu,

abimé dans la douleur; il voit la tempête; il frémit à la vue de ses funestes effets : mais enveloppé de sa vertu comme d'un manteau impénétrable, il se console d'avoir échappé au naufrage, en se félicitant de n'avoir rien négligé pour en préserver les autres; l'idée du bien qu'il auroit pu opérer, si on l'eût écouté, l'occupe; il savoure à longs traits le plaisir délicieux d'avoir voulu instruire les uns et arrêter les autres; car si l'on pouvoit se réjouir du mal d'autrui, il y auroit en effet une sorte de joie à éprouver pour celui qui, ayant travaillé de toutes ses forces à l'empêcher, le ver-

roit arriver, non par sa faute, mais par celle de l'imprudent qui n'auroit pas voulu profiter de ses leçons.





CHAPITRE IV.

Eloge du vieillard.

O HOMME! qui que tu sois, gardes-toi de mépriser jamais le vieillard; peut-être le trésor d'une longue vie ne t'est-il point réservé. Ce petit nombre d'années qui s'envolent comme un songe, consacres-le à la reconnoissance, au respect, à l'amour obéissant et fidèle que tu dois au Créateur, à la nature, à la raison, dans cet être qui est ton père, ton maître, ton appui, ton conservateur après Dieu, ton guide, et le plus bel ornement

de ta jeunesse. Le connois-tu bien, ce vieillard, cet être privilégié, distingué, pour ainsi dire, de l'homme, l'oracle de tous les hommes, dont la société se plaît à recueillir les leçons salutaires? Tandis que ses passions se taisent, il n'existe que pour toi; le joug de ses sens étant secoué, sa raison domine en souveraine; il n'a de force que pour opérer le bien et t'y former toi-même, de lumières que pour éclairer tes pas; étranger à lui-même, rien pour lui-même, il est le citoyen de toutes les villes, l'habitant de tous les pays, l'ami et le compatriote de tous les hommes; à

ses propres devoirs, il voudroit ajouter ceux des autres ; en un mot, tout à tout le monde, que n'est-il aussi tout pour tout le monde !

Hommes légers et vains ! je vous entends déclamer hautement contre le vieillard ; vous le trouvez ennuyeux, importun, sans cette variété de sentimens, de goûts, d'inclinations et d'idées, qui seule fait votre mérite. Eh ! quel mérite a donc un homme assez peu constant, assez peu semblable à lui-même, pour vouloir aujourd'hui ce qu'il ne voudra pas demain, approuver ou condamner, aimer ou haïr,

combattre l'erreur ou se déclarer pour la vérité ? Dans ce dédale tortueux de lui-même, comment reconnoître l'homme ? s'y reconnoîtroit-il ? Inconcevable pour les autres, trompeur ou trompé, comment ne se tromperoit-il pas, lorsqu'il ne peut que déguiser les objets, en suivant ses caprices ? comment ne tromperoit-il pas les autres, puisqu'il est lui-même le premier trompé ?

Le vieillard est l'intelligence, la constance, l'uniformité, la franchise ; véridique par habitude autant que par goût, il n'aime et ne dit jamais que le vrai.

De bonne foi, regarderions-

nous un tel homme avec l'œil de l'indifférence ? oserions-nous lui refuser des respects ? serions-nous aussi injustes, si l'on nous assuroit qu'un jour nous le remplacerions ; qu'un jour, usant avec zèle du profit de notre expérience, nous détournerions un fléau qui menaceroit un jeune Télémaque ; qu'un jour, nous conseillerions comme lui tout le bien que nous ne pourrions faire ; que nous le conduirions pas à pas dans le choix d'un état dont il ne connoît ni l'avantage ni le désavantage ; que nous lui apprendrions le grand art de se défier de soi-même, des autres,

et des événemens de la vie ; que pour l'arracher d'une manière plus efficace aux malheurs qui le menacent, nous lui exposerions le tableau frappant des vicissitudes qui causèrent la ruine des grands et des petits, des empires et des peuples ; que nous l'épouvanterions par le récit utile et révoltant des catastrophes humaines ; que Mentor instruit de tout, nous lui retracerions les effets pernicieux de l'amour, de la haine, de l'orgueil, de l'ambition, de la vengeance, et de toutes les passions qui tyrannisent le cœur ; qu'après avoir perdu son Mentor, il

trouveroit

trouveroit en nous un autre Termosiris, qui le consoleroit, et releveroit son courage abattu; que nouveau Nestor, nous jouirions par-tout de la considération publique, en dépit des Péléus et des Laertes; que nous oserions modestement reprendre un Ajax; que, sans rougir d'un amour-propre modéré, nous encouragerions les Patrocles et les lâches; que nous reconcilierions Agamemnon et Achille? C'est alors que nous ne pourrions nous dissimuler, qu'un vieillard est peut-être de tous les êtres le plus utile, parce qu'il sait les moyens de le deve-

nir, et pour soi-même, et pour les autres.

Ce n'est pas un foible talent que de savoir être vieux; peu de gens savent l'être, dit un auteur; mais je ne prétends ici faire l'éloge que de ceux qui possèdent le don précieux de cette science.

CHAPITRE V.

Que les défauts du vieillard peuvent être utiles à la jeunesse ; futilité de ceux que le poète Horace impute aux vieillards.

On ne cesse par-tout de se plaindre des défauts du vieillard, comme s'il étoit le seul qui en eût ; comme si ses défauts étoient moins insupportables que ceux de la jeunesse. Des défauts ! eh ! quel homme n'en a pas ? (1) C'est en avoir déja, que de remarquer

(1) Horace, après avoir tourné en ridicule un certain musicien à cause de

ceux des autres. Estimer dans soi-même, ou tolérer ceux qu'on ne peut souffrir dans autrui, c'est avoir le plus grand de tous, celui d'une erreur volontaire mêlée d'injustice. La vanité nous défigure notre véritable état, et l'amour-propre achève notre aveuglement. Nous n'avons plus d'yeux que pour considérer le peu de bonnes qualités qui nous

---

sa fatuité, s'adresse à lui-même le reproche suivant :

. . . . Quid ! tu,
Nullane habes vitia ? &c.
. . . . Quoi ! vous,
Etes-vous sans défauts ?

Lib. ij, Sat. 3, v. 19.

restent, et le meilleur microscope ne les grossiroit pas autant. Le sot croit toujours les autres plus sots que lui; et telle femme qui n'a rien pour elle, ne rougit pas de se donner la préférence sur telle autre, qui réunit tout en sa faveur: assurément elle fait très-bien; car on est loin de la lui donner. J'en ai vu plusieurs, à qui c'est faire grace que de ne les appeler que laides, oser se donner l'air de vous remercier d'un compliment flatteur, comme d'une justice rendue. L'homme n'est pas seulement aveugle sur ses défauts extérieurs, qui ne sont pas, à proprement parler,

des défauts ; mais bien davantage sur ses défauts de caractère : c'est en cela sur-tout que sa vanité et son amour-propre emploient le plus de déguisement, et qu'elles mettent plus d'art à épaissir le bandeau qui doit couvrir sa vue.

Nous conviendrons que le vieillard a des défauts. (1) Hé-

(1) Ces défauts sont détaillés, en partie, par le poète Horace dans ſon Art poétique :

Dilator, spe longus, iners, avidusque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero ; censor castigatorque minorum.

Regnier a traduit ainsi ces vers :

Dilayant, qui toujours a l'œil sur l'avenir,

las! jusqu'au bord du tombeau, l'homme est toujours homme; mais que ces taches sont légères en comparaison des grandes beautés de son ame! Tout en lui,

---

De léger il n'espère, et croit au souvenir:
Il parle de son temps, difficile et sévère,
Conjurant la jeunesse, use des droits de père;
Il corrige, il reprend, hargneux en cent façons,
Et veut que tous les mots soient autant de leçons.

Dans ma traduction en vers françois de l'Art poétique d'Horace, qui paroîtra incessamment, j'ai rendu le texte de la manière suivante:

Trop lent dans son espoir, sans art, temporiseur,
Tremblant pour l'avenir, grondeur et difficile,
Louant le temps passé, son état puérile,
Réprimandant souvent, censurant dans autrui,
Ceux qu'il voit à regret bien moins âgés que lui.

C'est au lecteur à juger.

jusqu'à ses défauts, concourroit, si nous voulions, à former nos mœurs. S'il est querelleur, en le respectant, on se feroit une habitude de la douceur ; s'il est infirme, murmurant sans cesse, en le respectant, on se familiarise de bonne heure avec les maux inséparables de l'humanité ; ils deviennent d'autant moins révoltans, qu'ils sont plus connus ; on les supporte plus aisément, parce qu'on les a prévus long-temps avant qu'ils arrivassent ; déja épurée dans le creuset du mal d'autrui, l'ame se fortifie, et devient capable de souffrir patiemment le sien propre.

-- Donnez le gouvernement des affaires à un vieillard, il n'aura jamais assez délibéré; mais c'est précisément le défaut de délibération qui perd la jeunesse, et fait avorter les meilleurs projets. Mettez en opposition la témérité d'Alexandre avec le retardement de Fabius; vous aurez, dans le premier cas, un mauvais exemple à fuir, et qui, si ce n'est par le plus grand de tous les hasards, ne peut jamais tourner à bien; dans l'autre cas, vous aurez un modèle de conduite à imiter, qui rarement pourroit tourner à mal. Il n'espère que foiblement; mais trop d'espoir approche de

la présomption ; moins on espère, plus on est encouragé à faire le bien ; au lieu que trop d'espérance jette dans le découragement ; les succès n'arrivent que trop lentement ; il est bon aussi d'en concevoir lentement des espérances. Il ne sait pas agir ; malheur à celui qui mériteroit ce reproche ! son anathême est déja porté : ce n'est pas de lui que j'entends parler.

Il loue sans cesse les temps passés : pourquoi donc ne les loueroit-il pas, s'il est vrai qu'ils furent moins pervers que le présent qui nous humilie tant ? Il tremble sans cesse sur l'avenir ; à

son exemple, nous reviendrons souvent à nous-mêmes, pour nous défier des événemens futurs, par la crainte des mêmes revers que nos pères ont essuyés. Il aime trop sa patrie; est-ce un crime? La gloire de la patrie est le patrimoine des citoyens; combattre pour elle, c'est combattre pour sa propre cause; le brave romain qui la défendoit, sauvoit en même temps et ses autels et ses foyers. Le citoyen est redevable à l'amour de sa patrie, de tous les biens dont il jouit en paix; quiconque est mauvais patriote, mérite tous les maux qui accablent les autres.

En respectant le vieillard, qui n'apprendra de sa bouche à se sacrifier généreusement pour la cause publique? Plein de vénération pour les Codrus, les Décius, les Scipions, il ne tiendra pas à lui de nous transmettre le même feu qui les animoit, et dont il se sent pénétré lui-même.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Ce que c'est que la vieillesse.

QU'EST-CE que la vieillesse ? nous dira ce jeune fat enorgueilli, plein de lui-même, et méprisant tout ce qui n'est pas lui, pour mériter d'attirer ainsi tous les regards. Eh ! qu'est-ce que la jeunesse, pour oser disputer ce privilège à la vieillesse ? La jeunesse seroit-elle un juge compétent pour juger du mérite de ce tableau du dernier âge ? Accoutumée à n'estimer souvent les objets que d'après l'impression du premier coup-d'œil, l'erreur est

souvent le fruit de sa précipitation : elle n'a vu que la superficie du tableau ; mais la perfection qui lui a échappé n'est sensible qu'à ceux qui savent l'étudier par la réflexion : elle a vu l'objet isolé, et il falloit le voir dans l'ombre qui lui est favorable ; c'est au point de vue naturel qu'elle doit s'arrêter, pour le connoître plus particulièrement.

Autant l'homme dans sa vieillesse a perdu, quant au physique, (tel est, hélas ! l'effet inévitable de notre malheureuse et fragile existence) autant et davantage a-t-il gagné du côté moral.

Ce n'est plus, à la vérité, cette

tête que la nature, plus habile que les Pigal et les Houdon, avoit pris tant de soin à embellir; mais au lieu de cette beauté éphémère, à qui tous les cœurs adressoient leurs vœux, je vois une majesté touchante, qui attire et force l'admiration : les graces avoient autrefois couronné cette tête de fleurs, que le temps a séchées; mais aujourd'hui la couronne qui la distingue, est formée des lauriers toujours verts de la paix, du lierre des savans, et des roses immortelles de la vertu. Ce n'est plus ce visage rayonnant de gaîté, cet air d'enjoûment qui provoquoit le plai-

sir, mais celui de la circonspection utile et même nécessaire dans tous les cas : ce n'est plus cet œil vif et animé, qui disoit tant de choses, peut-être tant d'inutilités, mais l'œil de la prudence, qui ne sait dire et taire que ce qu'il faut : ce ne sont plus ces lèvres si fraîches et si vermeilles, dont le mouvement enchanteur produisoit des sons si doux et si agréables ; devenues les organes de la sagesse, elles n'ont plus besoin de fard ; l'arbre qui porte les meilleurs fruits, n'est pas toujours celui dont l'écorce est la plus belle : ce n'est plus cette taille légère, et si bien pro-

portionnée ; mais le vrai héros ne se connoît qu'à la grandeur de l'ame, et non à celle du corps, qui ne le distingueroit pas plus que le plus lâche des hommes : ce n'est plus cette agilité , cette adresse de chasseur , qui surprit au bain la plus chaste déesse ; le vieillard n'est-il pas assez prompt si chacun des pas qu'il forme, est un degré vers la vertu ? Quelle adresse préférable à celle de fuir le vice, et tout ce qui peut le retracer ? Ce n'est plus ce berger dont la beauté séduisit la mère des amours ; ce n'est plus ce Narcisse aimé de toutes les nymphes ; c'est le Scipion devenu

propre à détruire l'Afrique ; c'est le Quintus Maximus, c'est le Lœlius Paulus, c'est le Fabricius, le Curius, le Coruncanius, dont les conseils et l'autorité défendoient la république romaine : ce n'est plus cet amant frivole, qui ne connoît de bonheur que l'amour, et qui, comme la fortune, n'est constant que dans son inconstance ; c'est l'ami le plus fidèle et le plus sincère, qui sans doute a dit le premier que l'amitié est un *présent des dieux :* ce n'est plus ce jeune sémillant, ce Sybarite efféminé, autour duquel voltigeoient sans cesse les jeux et les ris ; c'est cet illustre

général des Carthaginois, (1) qui, même à table, n'étoit jamais désarmé; si tu l'approches, tu verras autour de lui les journées de Cannes, de Trébie et de de Trasimène, avec l'ombre du grand Paulus; c'est ce héros que la France regrettera toujours, qui, dans le moment où il humilioit l'Espagne par ses conquêtes

---

(1) On connoît ce beau morceau où Pacuvius s'efforce de détourner son fils du dessein qu'il a formé de tuer Annibal dans un festin :

Fallit te, mensas inter quod credis inermem,
Tot bellis quæsita viro, tot cædibus armat
Majestas æterna ducem; si admoveris ora,
Cannas et Trebiam ante oculos, Thrasymenaque busta,
Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.

Silius Italicus

multipliées, voulut ajouter à ses triomphes celui de l'abjuration de son erreur, et dont le sépulcre est encore si glorieux ; c'est ce grand homme *qui, seul immobile au milieu des passions humaines qui frémissoient autour de lui, sembloit n'en point entendre le fracas ;* c'est cet homme rare qui, *suivant le témoignage remarquable d'un de ses ennemis, pouvoit être également général, ministre, ambassadeur, chancelier ; cet homme accusé d'impiété, qui mourut en prononçant ces belles paroles : mon Dieu, j'ai confiance en vous.* (1) Ce n'est plus ce pro-

(1) M. de la Harpe, éloge de Catinat.

digue qui ne croit jamais avoir assez, pour fournir à ses immenses débauches ; c'est cet homme dont la charité est d'autant moins bornée, que le temps qui lui reste pour soulager son prochain, est plus court : que ne puis-je dire aussi, c'est Voltaire *courbé sous soixante ans de gloire* (1) qu'il auroit méritée, si aux titres de littérateur unique, de bienfaiteur de l'humanité et de défenseur de l'innocence opprimée, qui le rendront à jamais recom-

---

(1) On a cru devoir citer ce beau vers du Dithyrambe de M. de la Harpe, sur la mort de Voltaire.

mandable, nous pouvions ajouter le plus honorable de tous ; celui de partisan zélé de la vraie religion.

Le tems est passé où l'homme avoit besoin d'un masque séduisant qui couvrît ses défauts ; il peut paroître à présent dans tout son jour. Ce n'est plus l'homme tel qu'il étoit, c'est-à-dire, défiguré par ses passions ; voilà l'homme tel qu'il doit être pour mériter nos hommages, c'est-à-dire, vieux, puisqu'il ne peut éviter de l'être en prolongeant sa carrrière, mais plein de jours, d'expérience et de vertus ; en un mot, l'image de l'Être suprême,

dont il tient l'existence, et dans le sein duquel il va bientôt se reposer éternellement.



CHAPITRE VII.

Aveuglement de la jeunesse ; erreur de la fable au sujet de la vieillesse ; consolation pour les vieillards.

TELLE est la frivolité de la jeunesse, que son esprit ne peut mesurer le prix des choses qui sont au dessus d'elle ; il n'y a que les objets frivoles qui soient de son ressort ; ou plutôt, tel est son aveuglement, qu'elle n'attache de prix qu'à ce qui en a le moins, les plaisirs trompeurs. Hélas! ils sont son élement ; elle y a placé depuis long-temps son univers ; il est bon, se dit-elle sans cesse, de s'en

s'en repaître ; mais elle ne voit pas que ce bien n'est qu'apparent, et que les maux le suivent de près. La vieillesse qui ne lui offre que regrets et amertume, lui déplaît et l'assomme ; elle la fuit comme un ennemi mortel; et du plus loin qu'elle l'apperçoit, son aspect la glace d'effroi.

Qui pourra déplorer assez son aveuglement ? Sont-ce là les mœurs que nous tâchons d'inculquer dans l'ame des jeunes-gens qui nous sont confiés ? Est-ce là le bon grain que nous semons dans leurs cœurs ? Est-ce donc là comme nous nous flattons d'en arracher l'ivraie du vice ? Où

est cette sagesse philosophique dont notre siècle se vante avec tant d'insolence ? Non, je dois le dire hautement, il n'y a point de mœurs sans respect pour la vieillesse ; malheur à l'état où le vieillard est méprisé !

L'univers m'offre une grande famille ; chacun des membres qui la composent, dépend du plus âgé, et se soutient par son appui : partagée en différentes classes, elle est gouvernée par autant de chefs ; quels sont ces chefs ? ce sont les pères : le vieillard n'est-il pas notre père, et souvent ne l'est-il pas plus, en nous aidant de ses lumières et de son

expérience préservative des dangers dont nous sommes environnés de toutes parts, que ce père indifférent, qui n'en porte que le nom, sans en remplir les devoirs?

Un vieillard infirme et chagrin ne sauroit-il se montrer dans le monde, sur-tout au milieu de la jeunesse, que pour y être un objet de confusion et de raillerie? Est-il vrai qu'il faille alors laisser jouir la jeunesse des avantages du bel âge? Mais quel avantage plus précieux que celui d'être la consolation de ceux à qui elle peut être redevable de tant d'autres biens? Faut-il qu'un vieil-

lard se réduise au plaisir tranquille de la lecture ? mais pourquoi lui refuser celui de rendre sa lecture utile à ceux qui n'ont pas assez lu ? C'est peut-être le seul bien qu'il soit quelquefois en son pouvoir de faire à autrui ; sa conversation est un livre vivant, souvent plus capable de faire impression que quelques pages d'un auteur qui n'est plus, et auquel on s'intéresse d'autant moins, qu'on ne l'a pas connu. Est-ce à lui de ménager la complaisance de ceux qui veulent bien le souffrir ? pourquoi, lorsqu'il daigne descendre jusqu'à nous, ne pas lui savoir plutôt gré de sa sienne ?

Que dans la mythologie, la vieillesse soit désignée sous les titres odieux de divinité infernale, fille de l'Erèbe et de la Nuit, c'est une hérésie morale qui révolte.

La fable est l'enveloppe d'une vérité utile ; l'allégorie et l'allusion viennent souvent à son secours ; mais ces figures, loin d'intéresser et de plaire, ne sont rien sans la justesse et l'unité de leurs rapports avec ce dont on veut parler : elles doivent conduire directement au sens moral de la chose ; il faut que les personnages qu'on y emploie, remplissent l'idée qu'on a d'eux.

Quelle relation entre une divinité infernale et la vieillesse ? Ne deviendrions-nous vieux que par punition ? et seroit-ce véritablement un malheur que de l'être ? Ainsi raisonne la jeunesse entichée de ses faux plaisirs, qu'elle croit devoir durer toujours ; mais le sage qui en connoît le danger, dont le seul plaisir est de s'éclaiter et d'éclairer les autres, voit en paix s'écouler des jours qu'il consacre utilement : impatient, il oseroit même accuser la lenteur de l'âge, qui doit le mettre à l'abri de l'orage des passions.

Que ce triste hiver n'alarme point ceux dont la vie s'est passée

dans la culture de l'esprit, dans la bienfaisance et dans la pratique de la vertu : leurs cheveux blancs sont respectables ; leurs écrits, leurs belles actions, le sont encore davantage : c'est à ces gens-là, si rares, que la brillante et florissante jeunesse doit des égards, des hommages et des autels. (1)

---

(1) Encyclopédie, édition de Paris, au mot VIEILLESSE.



CHAPITRE VIII.

Que tous les hommes doivent se rechercher, et travailler les uns pour les autres.

VIEUX, jeunes, tous les hommes doivent se rechercher mutuellement. Je n'aime point ces pensées du docteur Young, qui d'ailleurs a toujours su dire vrai : » Quand nous sommes vieux, notre gloire est alors d'être ignorés, et l'oubli des hommes fait notre éloge. Le sage imite les fleurs, qui épanouissent tous leurs trésors au midi du jour, et se referment le soir. «

Quand nous sommes vieux, notre gloire est d'être toujours recherchés et respectés : je fais peu de cas d'un homme qui n'auroit été connu que dans sa jeunesse ; le vrai mérite ne vieillit jamais, et *le temps ajoute encore un lustre à sa beauté.* Un vieillard qu'on oublie, n'est pas digne d'un grand éloge. Aristide avoit beau fuir le monde et se cacher dans la solitude, *il entendoit sa renommée* de tous les côtés de son humble habitation ; elle épioit, pour ainsi dire, toutes ses actions, et la postérité ne fait que répéter aujourd'hui les éloges pompeux qui furent dé-

cernés à ce grand homme par ses contemporains. Quelle eût été sa gloire, si on l'eût ignoré! Le sage vieillard feroit mal d'imiter les fleurs; le soir de sa vie doit être un champ ouvert à l'utilité publique et particulière. Père de famille, il doit édifier, corriger sa famille; magistrat, il doit instruire, éclairer ceux qui doivent le remplacer; artiste, il doit diriger la main de ses élèves, tracer leurs plans, répondre à leurs questions; en un mot, le vieillard doit être pour tous ceux qui l'approchent, l'encyclopédie vivante de tous les biens qu'il est en son pouvoir de leur faire.

Si nous étions sages, dit Saint-Evremond, notre dégoût répondroit à celui qu'on a pour nous : n'y auroit-il pas, au contraire, plus de sagesse et plus de mérite à vaincre nos propres dégoûts et ceux des autres en faveur du bien que nous nous proposerions de leur faire, soit par nos conseils, soit par nos exemples, soit par nos leçons ?

Dans l'inutilité des conditions, continue le même auteur, où l'on ne se soutient que par le mérite de plaire, la fin des agrémens doit être le commencement de la retraite ; et moi, je dirai : si vous n'aves plus le mérite de plaire,

ayez celui d'être utile : vous l'aurez à tout âge ; il suffit de le vouloir ; gardez-vous seulement de vous rendre incommode, mais profitez du moment, l'occasion ne vous manquera pas : vous avez été établi par la nature, le conseil et le maître de la jeunesse ; vous devez tout faire pour l'aider autant qu'il est en vous : c'est travailler selon vos forces, que d'éclairer les pas des jeunes-gens.

Hors de la société, l'homme isolé, ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît ; mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres,

autres, il leur doit en travail le prix de son entretien ; cela est sans exception : travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social ; riche ou pauvre, puissant ou foible, tout citoyen oisif est un fripon. (1)

Maxime éternelle, qui, si on la suivoit plus exactement, contribueroit davantage à resserrer les liens de la société, du commerce et des bonnes mœurs.

Mais, quelle est l'espèce de travail propre au vieillard ? Je l'ai dit assez clairement. Son ame doit suppléer à la foiblesse de son

(1) J. J. Rousseau.

corps, et ses discours à l'exercice qu'il ne peut pratiquer. Le religieux qui prie est censé travailler : que le vieillard donne des leçons, il travaillera d'une manière aussi utile à la société.

O mes amis! disoit Titus, j'ai perdu ma journée, puisque je n'ai pas fait un heureux. Ma tâche est remplie, dira le vieillard avec raison, s'il a veillé à ce que les autres remplissent la leur.

CHAPITRE IX.

Ce que c'est que les mœurs. Influence du respect pour la vieillesse sur les mœurs publiques et particulières.

Quel parti ne doit pas tirer l'état de ses sujets, quand ils se seront instruits et formés à l'école de la vieillesse ? Quelles mœurs que celles qui seront le fruit de la douceur de caractère, du patriotisme, de la fermeté d'ame, de la prudence éclairée que chacun aura acquise ! quelles mœurs publiques que celles d'un état où toutes ces vertus animeroient

chacun de ceux qui le composeroient!

Les mœurs des particuliers ne sont autre chose que les parties homogènes qui forment le tout moral de même nature, appelé mœurs publiques; identifié avec elles, ce tout ne peut subsister sans ces parties, ni ne pas subsister avec elles.

Je n'entreprendrai pas de détailler au long ce qu'on entend par les mœurs publiques; on sent assez en quoi elles doivent consister.

Représentez-vous seulement les sujets d'un même état, unis, enchaînés par le même lien aux

mêmes règles du bien, soit dans l'ordre politique, soit dans l'ordre social, soit dans l'ordre religieux, vous aurez alors l'idée d'un clavecin organique incapable d'harmonie, sans le secours puissant de ces trois cordes. La touche mâle et mesurée du vieillard n'en tirera que des sons justes et précis.

Constamment attaché à tout ce qui est du bon ordre, jamais le vieillard ne se relâchera en rien sur cet article important et nécessaire; le respect pour la vieillesse excitera en nous le même attachement, le maintiendra dans toute sa vigueur; nous nous per-

fectionnerons insensiblement dans la pratique du bien, par l'habitude de celui que nous verrons opérer. L'exemple est un aiguillon puissant; qui ne sait que souvent il l'emporte sur la force des lois ? Celles-ci ne font que des esclaves, et l'autre fait des hommes : il parle au cœur ; celles-là ne parlent, dans bien des cas, ni au cœur, ni à l'esprit, parce qu'on n'en connoît pas toujours le fondement et les rapports. Les hommes sont plus touchés de l'exemple ; il les entraîne : les lois ne sont que des chaînes qui lient notre corps sans faire impression sur notre ame. Il n'en est

pas de même de l'exemple ; supérieur à l'éloquence, la plus recherchée dans la prédication du devoir, en même temps qu'il nous subjugue, il nous charme par la persuasion : je respecte les lois ; leur nécessité indispensable ne peut être contredite ; l'homme n'est pas fait pour être abandonné à lui-même, il a besoin d'être conduit ou par la crainte des peines, ou par l'espoir des récompenses : mais j'ose dire que les lois seroient bien foibles, si l'exemple n'ajoutoit à leur autorité.

Quoi qu'il en soit de la force des lois, il seroit à souhaiter que

les hommes y pussent suppléer par le bon usage de leur raison ; elles sont incontestablement le nerf d'une bonne administration : mais l'empire le plus fort seroit toujours celui où les sujets obéiroient le plus volontiers. Que seroit, en effet un état dont les sujets n'obéiroient uniquement que par crainte ou par intérêt, dans l'ame desquels ne seroit point entrée l'impulsion douce et persuasive de l'exemple? des sujets qui deviendroient rebelles à la première occasion qu'ils auroient de l'être impunément ? L'obéissance que la crainte arrache, ne convient

qu'à des esclaves; celle qui est dictée par l'amour, convient à des enfans.

Cet exemple si salutaire et si propre à maintenir les mœurs publiques, nous le devons au vieillard. Avoir des mœurs, n'est autre chose que respecter et suivre la sagesse; le vieillard est la sagesse personnisée. Quelles mœurs que celles d'un peuple où il ne seroit pas desiré, recherché, honoré, béni de tous, tandis que tous ont besoin de lui? L'exemple est l'aliment des mœurs; la subordination en est le principe: quel moyen plus puissant de la maintenir, que

le respect pour la vieillesse ?

Donnez-moi deux familles, dont l'une respectueuse et soumise envers le vieillard; l'autre ingrate et rebelle; supposez ensuite un peuple entier composé de familles semblables à la première; je soutiens, et je pourrois l'assurer sans preuve, qu'il aura des mœurs, tandis que l'autre, assemblage monstrueux des sujets indépendans et licencieux de l'autre famille, n'en aura que de vicieuses. L'insubordination particulière produit nécessairement l'insubordination générale; aucun être oseroit-il s'arroger la moindre autorité sur

des sujets qui, dans leurs propres foyers, n'en reconnoissent aucune? et si quelqu'un l'osoit, étranger à eux, comment parviendroit-il à s'en rapprocher, à les attirer à lui d'assez près pour en être obéi? Sa témérité lui donneroit-elle donc sur eux plus de droits que la nature n'en a donné à leurs pères? Mais que le vieillard soit respecté, bientôt tout rentrera dans l'ordre; aisément tous les cœurs se porteront à l'obéissance; accoutumé déja à suivre les avis d'un seul homme, que l'on croit plus instruit, et qui doit l'être en effet, parce qu'il est plus âgé, en coû-



CHAPITRE X.

Mœurs des Israélites. Autorité des vieillards et des pères. Distinction des vieillards. Précepte de Moyse au sujet du respect pour la vieillesse. Roboam prévarique à ce précepte; sa punition. Belle pensée du fils de Barachel. Des anciens chez les Juifs. Des assemblées des premiers chrétiens. Des prêtres et évêques des premiers siècles. Des anciens chez les protestans. Des anciens chez les presbytériens. Des anciens dans les communautés d'arts & métiers.

APPELÉ au gouvernement d'Israel, le législateur des Juifs, dont les lois étoient, à plusieurs

égards, appropriées aux circonstances de ce peuple nouveau, qui, pour se soutenir, avoit besoin de mœurs, établit un conseil de soixante-dix anciens : de-là ce précepte éternel et inviolable, qui servit de base à sa législation : *Prends-garde de t'élever avant la tête blanchie par les ans, et honore la face du vieillard.* Mais fut-il toujours observé, ce précepte, dont l'inobservance est si dangereuse ?

Depuis long-temps les Israélites gémissoient sous le poids énorme des impôts multipliés par les désordres de Salomon ; il meurt, son fils lui succède. En

vain le conseil des anciens sollicite auprès de Roboam le soulagement du peuple ; l'avis contraire des jeunes-gens prévaut : monarque imprudent, tu vas porter la peine de ta prévarication au précepte de Moyse ; ton royaume sera divisé : au lieu de douze tribus dont le Seigneur t'avoit établi roi, tu ne commanderas plus qu'à deux, et ton rival deviendra plus puissant que toi.

Tel étoit autrefois le respect pour la vieillesse, que dans toutes les occasions où il s'agissoit de délibérer et de décider, les vieillards portoient seuls la parole, tandis que les jeunes-gens

gardoient respectueusement le silence. » Je suis jeune, disoit le fils de Barachel, et vous êtes très-vieux ; c'est pourquoi j'hésitois et je n'osois vous montrer mon opinion : je dis que c'est aux jours à parler, et à la multitude des années à enseigner la sagesse. «

Si nous comparons les mœurs des Israélites avec celles des autres peuples du monde, nous trouverons que ceux-ci leur sont bien inférieurs en sagesse, et que s'ils ont quelques vertus, ils les doivent en quelque façon à la tradition exemplaire de cette nation chérie de Dieu. La longue

vie des pères leur donnoit le moyen de bien élever leurs enfans, et de les rendre de bonne heure solides et sérieux. . . . . . Vivant si long-temps avec leurs pères, les enfans profitoient de leur expérience et de leurs inventions, ils suivoient leurs desseins, et s'affermissoient dans leurs maximes; ils devenoient constans et égaux dans leur conduite: car il n'étoit pas facile de changer ce qui avoit été établi par des hommes qui vivoient encore. Ainsi, accoutumés à respecter les établissemens de leurs pères, les enfans, après la mort de ceux-ci, les respectoient com-

me autant de monumens honorables. Ces paroles de Salomon, *que les pères sont la gloire de leurs enfans*, n'auroient-elles pas trait à cette louable coutume ?

Tel fut en général le premier état du peuple de Dieu : une grande liberté, sans autre gouvernement que celui d'un père, qui exerçoit une monarchie absolue. Nous parlerons plus au long, dans quelques chapitres suivans, de l'autorité paternelle, et de son influence sur les mœurs.

L'âge faisoit une grande distinction ; et le nom de vieillard, dans l'Écriture, marque ordinai-

ment de la dignité. En effet, il n'y avoit que l'âge et l'expérience qui pût distinguer des hommes également nobles, à-peu-près également riches, élevés de même manière, occupés aux mêmes travaux.

La noblesse d'institution politique renferme de grands avantages, elle a été sagement établie; le malheur est qu'elle se multiplie trop; mais il est une autre espèce de noblesse qui n'est au pouvoir ni du prince, ni des gouvernemens, ni des préjugés humains; je veux dire celle de l'âge. La nature et la raison, plus anciennes et plus constantes

qu'aucune législation, lui assureront à jamais la supériorité.

Le gouvernement des Juifs avoit éprouvé de fréquentes révolutions ; de nouvelles vicissitudes en avoient souvent changé la forme. De monarchique, il étoit devenu aristocratique ; et de ce dernier état, il revint encore au premier : mais il subsista toujours avec cette sage modification de sanhédrin, mot grec qui signifie συνέδριον, assemblée.

C'étoit un tribunal chez les Hébreux, dont l'institution remonte jusqu'à Moyse, qui, comme je l'ai dit plus haut, suivant l'ordre exprès de Dieu, assembla le

peuple ; et par l'avis de Jethro son beau-pére, choisit soixante-dix anciens, pour lui aider à porter le poids du gouvernement. Il y avoit plusieurs espèces des anhédrins, ou conseils souverains ; mais tous tendoient au même but, c'est-à-dire, à régler les affaires du gouvernement selon les lois de la prudence et de l'équité, vertus essentielles, et supposées, avec raison, plutôt dans les anciens que dans les jeunes-gens.

On ne peut trop admirer l'établissement de la synagogue, l'ordre de ses assemblées, de son service et de ses ministres. Pour-

quoi faut-il que nous ayons en même temps à déplorer l'aveuglement volontaire de ce peuple chéri de Dieu, qui, pouvant tourner ces mêmes assemblées à la gloire du Messie d'une manière si édifiante pour la postérité, n'a pas rougi de les faire servir à la condamnation de l'Homme-Dieu, qui n'étoit descendu sur la terre que pour y opérer le salut du genre humain?

Il y avoit, dans chaque synagogue, un certain nombre d'officiers ou de ministres ; les uns étoient chargés de la police temporelle, les autres de la police spirituelle, et des exercices reli-

gieux qui devoient s'y pratiquer.

Les premiers étoient toujours les anciens de la synagogue, entre les mains desquels étoient déposées toutes les affaires de la nation, et à qui seuls il appartenoit de les gouverner et de les régler. Celui qui présidoit, prenoit plus particulièrement le nom d'ancien, parce qu'il étoit comme le doyen des anciens.

Dans les assemblées des premiers chrétiens, ceux qui tenoient le premier rang, prenoient aussi le nom de *presbyteri*, prêtres, qui signifie à la lettre, *anciens*; et les assemblées *presbyteria*, ou conseils des anciens.

Il faut pourtant mettre cette différence entre les anciens des Juifs et ceux des chrétiens, que les premiers n'avoient qu'une députation extérieure et de police seulement, et dépendante du choix du législateur; au lieu que les autres ont toujours eu, en vertu de leur ordination, un caractère inhérent et indélébile.

Une raison politique de l'attention des premiers chrétiens à ne choisir pour présidens de leurs assemblées, et pour préposés à leurs affaires, que des anciens, c'étoit l'état continuel de persécutions où il se trouvoit alors; c'étoit la difficulté de les surmonter,

monter, et la crainte d'y succomber. D'un côté il leur falloit des guides éclairés et prudens, capables de tout pacifier, et de leur concilier, si non la bienveillance, au moins l'indifférence de leurs ennemis; de l'autre, ils avoient besoin de chefs dont la fermeté fût à l'épreuve des événemens; de chefs qui les exhortassent, les encouragassent, plus encore par l'exemple, que par les discours; de chefs intrépides et ardens à tout entreprendre pour la cause de J. C. Un seul pas de plus pouvoit les perdre, un seul pas de plus pouvoit tout gagner; et ces deux

pas étoient glissans. Le christianisme a eu des martyrs sans doute, des martyrs distingués, et une multitude presque incroyable de tout âge, de tout sexe, et de toute condition; mais à côté de leurs légendes si respectables, combien de traîtres, qui, trop foibles pour défendre la cause de leur Maître, n'ont pas craint de ranimer leur courage pour s'élever contre lui? et ces traîtres, il étoit plus à craindre de les voir se multiplier parmi les jeunes-gens, que parmi les anciens; vous ne les trouverez même que dans la foiblesse et les passions déréglées des jeunes-

gens. Enfin, à ne considérer les choses que politiquement, et sans parler ici du bras de Dieu, qui combattoit avec les héros du christianisme, on peut dire que, persécutée pendant plus de trois siècles, en butte aux traits des ennemis les plus nombreux et les plus puissans, il auroit peut-être succombé, sans le zèle et la prudence des anciens.

Nous ne parlerons point de la perfection des premiers ministres qui gouvernoient l'église des premiers siècles; l'histoire même profane n'a pu taire leurs vertus sublimes, et leurs ennemis les plus acharnés ont été plus

d'une fois forcés de les admirer.

Il nous suffira de dire que pour avoir de tels évêques, on prenoit toutes les précautions possibles ; c'étoit d'ordinaire aux vieillards les plus éprouvés, comme le dit Tertullien, que l'on confioit le gouvernement.

Mais, admirons la modestie et l'humilité chrétienne. Semblable à cette république de gens de bien, dont parle Platon, l'église voyoit alors dans ses préposés autant d'empressement à s'éloigner des charges, qu'il y en a communément à s'en approcher.

Le nom et la qualité d'évê-

que remontent à l'antiquité la plus reculée ; ce terme signifie ἐπίσκοπος en grec, et en françois *surveillant* ou *inspecteur*. Les payens l'avoient d'abord adopté ; et les latins, après les payens et les grecs, y attachèrent la même signification et les mêmes fonctions. Chez les uns et les autres peuples, les évêques avoient le soin d'une inspection particulière.

Le gouvernement spirituel des premiers chrétiens fut formé à l'instar du gouvernement civil, dont ils furent témoins dans les différens lieux qu'ils habitèrent.

Le nom d'évêque n'étoit donc autrefois qu'un mot générique par lequel on entendoit un surveillant ou inspecteur quelconque ; il étoit même affecté aux laïcs péres de famille. S. Pierre avoit ainsi qualifié J. C., et tous les prêtres en général étoient désignés sous la même dénomination ; mais ce terme équivaloit par-tout et de tout temps à celui d'*ancien*, et il falloit l'être effectivement pour être appelé à l'épiscopat.

L'église a été instituée comme une grande famille ; les évêques en étoient les premiers péres. A mesure que le nombre

des fidèles s'est accru, le nombre des évêques a dû se multiplier aussi, et le besoin pressant de ministres a rendu l'église moins circonspecte sur l'âge de chacun d'eux.

L'épiscopat est incontestablement supérieur en tous sens à l'ordre de prêtrise; mais comme les évêques et les prêtres ont été souvent dénommés sous le titre et la qualité d'anciens, on les a souvent confondus ; ce qui a donné lieu à certaines disputes, et même à quelques erreurs, qui ont troublé parfois l'ordre hiérarchique.

Les prêtres étoient à la vérité

les anciens ; mais les évêques ont toujours été les anciens des anciens : c'est en cette qualité qu'ils présidoient à toutes les assemblées, et qu'ils étoient assis au milieu des autres anciens : ceux-ci, c'est-à-dire les prêtres, avoient à leurs côtés leurs chaires de juges ; c'est pourquoi ils sont appelés par les pères, assesseurs des évêques. Il ne s'exécutoit rien de considérable qui n'eût été auparavant délibéré dans cette assemblée, où l'évêque étoit le chef du corps des prêtres ou anciens, parce qu'alors la jurisdiction épiscopale ne s'exerçoit pas par l'évêque

seul, mais par l'évêque assisté des anciens dont il étoit le président. Les protestans eux-mêmes, dont la fausse gloire est de vivre entièrement séparés des catholiques, n'ont pu se refuser aux mêmes principes et usages. Le titre d'ancien est fort respecté chez eux; c'est ainsi qu'ils appellent les officiers qui, conjointement avec leurs pasteurs ou ministres, composent leurs consistoires ou assemblées, pour veiller à la religion et à l'observation de la discipline.

Dans le royaume d'Écosse, où le gouvernement presbytérien domine particulièrement, cha-

que paroisse est surveillée par un nombre illimité d'anciens, qui ne passe pourtant pas ordinairement celui de douze.

En général, il n'y a presque point de gouvernement dans le monde, soit civil, soit spirituel, qui ne soit fondé sur la prééminence et l'autorité naturelle des anciens. Pour parler même des plus petits détails, jetons les yeux sur les communautés d'arts et métiers, instituées par nos rois pour l'émulation de leurs sujets, et le bien public de leur royaume ; nous n'en trouverons pas une seule qui ne soit régie, inspectée et soutenue par les

anciens, dont le choix se fait ou doit se faire à la pluralité des voix de l'assemblée.

Dans tous les états quelconques, les premières places n'ont dû être et ne devroient jamais être données qu'aux anciens; l'abus seul et la faveur, souvent injustes, y ont appelé les jeunes-gens; mais on sait que les abus ne peuvent avoir force de lois. Heureux le législateur qui rendroit au droit toute sa force primitive! heureux les peuples qui vivroient sous un tel gouvernement!



CHAPITRE XI.

Des Grecs. De l'aréopage. De l'état d'Athènes ; des causes de sa grandeur, et de sa décadence.

RIEN de plus pénible, ni de plus infructueux à cause de son incertitude, que la connoissance de l'antiquité reculée de certains peuples. Les voiles qui couvrent la vérité sont trop épais, dit un auteur moderne (1) ; c'est un labyrinthe obscur de fables et d'erreurs, où le plus érudit ne peut ni ne doit s'engager, sans risquer de perdre et de regretter un

(1) M. l'abbé Millot.

temps

temps qu'il importe de n'employer qu'à des objets utiles.

Mais que celui qui desire de s'instruire, se tourne du côté de la Grèce. A ce nom, dit un auteur moderne, l'esprit semble se reposer de ses fatigues. Après avoir parcouru tant d'espaces ténébreux, sans routes certaines, il entrevoit le jour brillant de l'histoire ; il apperçoit de vrais héros, des sages célèbres, des génies immortels, des chefs-d'œuvre de perfection : mais quels sont ces sages célèbres ? des vieillards ; quels sont ces vrais héros ? des vieillards ; quels sont ces génies immortels ? des

vieillards, ou des hommes qui ont su mettre à profit les grandes leçons de la vieillesse ; quels sont ces chefs-d'œuvre de perfection ? les ouvrages des vieillards.

Le plus fameux monument de Cécrops étoit élevé, ce tribunal si renommé, dont les juges, selon Démosthène, ne rendirent jamais un jugement qui ne fût celui de l'équité. Successeurs des dieux, les aréopagites veilloient soigneusement à tout ce qui concernoit les mœurs ; déja la religion, dont l'inspection leur étoit confiée, avoit humanisé le peuple autrefois le plus

féroce, et cimenté son union. Tous les arts utiles inondèrent la Grèce, comme le Nil en Égypte; ils la fécondèrent, et déposèrent dans son sein tous leurs trésors; il n'y eut pas même jusqu'à cet art, le premier de tous pour la destruction, qui ne fît les plus grands progrès relativement à l'ignorance du temps.

Lisons les poètes au sujet de la guerre de Thèbes, de l'expédition des Argonautes, cette entreprise si grande, tentée avec d'aussi petits moyens, et de la guerre de Troie, nous trouverons qu'ils exagèrent quelquefois, et même trop souvent;

nous les blâmerons de justifier, avec tant d'art, ces guerres injustes; nous savons qu'elles le furent, et leurs motifs sont vraiment odieux. Eh! quelle guerre n'est pas injuste? Mais à travers mille erreurs, nous découvrirons des vérités incontestables. Homère nous dira, par exemple, que pendant le siège de Troie, l'homme qui avoit vécu trois siècles, étoit traité avec une déférence extraordinaire, et qu'on se régloit principalement sur ses avis dans toutes les circonstances; n'aurons-nous pas raison de conclure qu'en suivant les mêmes avis dans les autres guerres,

les Grecs avoient été victorieux, et que c'est au respect pour la vieillesse, qu'ils furent en partie redevables de leurs succès? Combien de ces vieux capitaines dont parlent Cornélius Nepos et Plutarque, avec lesquels ceux que nous admirons dans Rome n'auroient osé entrer en comparaison? combien d'hommes illustres, soit dans la guerre, soit dans les sciences et dans les arts, parmi lesquels il y en eut qui surent réunir les talens de général, de poète et d'orateur, et qui, dans l'âge le plus avancé, se distinguèrent par les plus belles actions? Les Sophocles, les Thé-

mistocles, les Aristides, les Platons, les Aristotes, les Homères, long-temps avant.

L'aréopage avoit été presque anéanti par Dracon; cet archonte sanguinaire, emporté par un zèle outré, loin de remédier aux maux, n'avoit fait que les aigrir et les multiplier. Les Athéniens passèrent d'un extrême assujettissement à une licence extrême, suite ordinaire de l'excès de sévérité, aussi nuisible que son contraire. Enfin parut ce sage partisan du bonheur public, qui vieillissoit paisiblement en apprenant beaucoup de choses ; Solon rétablit l'aréopage, lui rendit son pre-

mier lustre, et y ajouta même ; en ne composant ce tribunal que des plus anciens archontes ; dont les talens et les lumières avoient été éprouvés.

Nous ne chercherons point à approfondir la législation de Solon, que la forme de son gouvernement ait valu plus ou moins ; ce qu'il y a de certain, c'est que ses lois particulières étoient d'autant meilleures, qu'elles avoient pour base l'intérêt particulier. En vain le philosophe Anacharsis lui parloit un jour de l'inutilité des lois, et les comparoit à des toiles d'araignée, qui n'arrêtent que les petits,

parce qu'on ne punit que les petits, et que les grands se sauvent par leur crédit. Les hommes, répondit Solon, gardent leurs conventions quand ils n'ont pas d'intérêt à les violer; il en sera de même de nos lois : je les accommode tellement aux intérêts des citoyens, que tous sentiront qu'il vaut mieux les observer, que de les enfreindre.

Toutes les lois de Dracon avoient été abolies; ces lois écrites avec le sang, qui causèrent tant de désordres. Sur les ruines de la sévérité, Solon établit le règne de la douceur et de l'humanité. Le meurtre seul lui pa-

roît un crime trop nuisible à la société ; il veut que sa punition subsiste comme auparavant, pour en inspirer toujours la même horreur. Point de loi contre le parricide ; mais la manière dont il s'exprima sur cet article, n'est pas moins capable de le rendre odieux, peut-être plus aux yeux de la raison, que les peines les plus graves : *Je ne croyois pas qu'il y en pût avoir.*

C'étoit à regret que ce philosophe, ami des hommes, voyoit s'étendre sur les rebelles la verge du châtiment ; il trembloit sans cesse sur le sort de l'innocent. Quelle sagesse dans ses lois con-

tre les accusateurs ! Solon, dit le célèbre Montesquieu, sut bien bien prévenir l'abus que le peuple pourroit faire de sa puissance dans le jugement des crimes : il voulut que l'aréopage revît l'affaire ; que s'il croyoit l'accusé injustement absous, il l'accusât de nouveau devant le peuple ; que s'il le croyoit injustement condamné, il arrêtât l'exécution, et lui fît rejuger l'affaire : loi admirable, qui soumettoit le peuple à la censure de la magistrature, qu'il respectoit le plus, à la sienne même, et qui devoit lui imposer silence.

L'adroit Pisistrate flattoit le

peuple d'Athènes; son but étoit d'usurper la tyrannie. Solon s'oppose à ses fins; la considération de la parenté ne l'arrête point; il n'est ému que par le desir du bien public. Déja il avoit osé dire au tyran ces belles paroles : à l'ambition près, vous êtes le meilleur des Athéniens. Ce vieillard pose ses armes devant la porte de sa maison, et de-là il appelle à son secours tous les citoyens. Quelle assurance oses-tu donc ici faire valoir? lui dit insolemment le tyran. Ma vieillesse, répond le sage.

Mais la flatterie sut triompher des efforts de la vertu; le tyran

s'empara de l'autorité suprême. Trop affligé du spectacle de la servitude où sa patrie étoit réduite, le sage fuit, la mort l'enleva dans un âge fort avancé. Heureux, s'il eût pu emporter dans le tombeau la douce consolation d'avoir vu renaître la liberté nationale! O combien il eût chéri, honoré, admiré le courage des Aristogitons et des Leœnas! Pourquoi faut-il que les grands hommes qui ont le plus été jaloux de la prospérité publique, qui ont tout fait pour elle, disparoissent souvent au moment de leur plus belle jouissance? Il ne regretteroient

roient point la vie ; comme le vieillard Siméon, ils diroient, dans les transports de la joie : Dieu de la terre, arbitre des destinées humaines, mes yeux ont vu tout ce qu'ils pouvoient voir de plus beau ; maintenant enlevez-moi quand il vous plaira au monde, qui n'est plus fait pour me satisfaire davantage. Mais qu'auroit-il vu dans la suite, ce sage vieillard, si sa carrière eût été prolongée dans l'avenir ? que verroit-il aujourd'hui ? Il auroit vu qu'Athènes, autrefois le théâtre de la gloire tant qu'elle sut se conduire par les sages, devenue libre, abandonnée à la fou-

gue d'une jeunesse téméraire et imprudente, ne tarda pas à devenir esclave ; il l'auroit vue déchirée successivement par trente tyrans ; il la verroit maintenant dans les bras de la mollesse et de la lâcheté, s'efforçant en vain de consoler l'orgueil déchu de sa grandeur passée ; il se rappelleroit avec nous l'ancienne Athènes ; mais Athènes de nos jours ne pourroit lui cacher que l'autre n'est plus.

Honteuse décadence ! c'est au mépris pour la vieillesse que l'on doit en partie l'imputer, pour ne pas dire uniquement.





CHAPITRE XII.

Etablissement du sénat de Lacédémone. Loi de Lycurgue concernant le respect pour la vieillesse. Autorité du vieillard. Mœurs des Lacédémoniens.

LE sage réformateur de Sparte regardoit le respect pour la vieillesse, comme un objet essentiel de la bonne administration; c'est sur cette base solide qu'il établit son gouvernement. Persuadé de l'insuffisance des lois sans les mœurs, il soutint les unes par les autres; unies ensemble, il sut les fortifier, en les rendant à elles-mêmes mutuelle-

ment nécessaires. Mais la loi des mœurs devoit être la premiere ; c'étoit le premier anneau de la chaîne civile qui devoit lier ses sujets. Son objet, selon Plutarque, étoit de ne faire de Lacédémone qu'une seule famille où tous les citoyens rassemblés comme les abeilles, et travaillant de concert au bien public, fussent tout entiers à la patrie.

Ce n'auroit point été, ni ne seroit pas encore *une chimère* dans le commencement d'un vaste état. A l'époque dont il s'agit, neuf mille citoyens d'une part, et trente mille de l'autre, vivoient en paix sous ce gouvernement.

Un nombre plus considérable y seroit également docile, l'exemple des uns retiendroit les autres, et l'habitude affermiroit encore la docilité de chacun. Les hommes, en réfléchissant, manqueroient moins à la loi ; mais sans réfléchir, et par un mouvement presque naturel, ils écoutent la voix de la nature qui prescrit les mœurs.

Les lois ont toujours fait plus de rebelles que les mœurs, et il est rare que le plus corrompu, le soit constamment et sans remords. Le meilleur moyen de rendre les hommes vertueux et soumis, eût été de les accou-

tumer avec douceur à la vertu et à la soumission. C'est l'esprit de domination d'un seul qui a gâté celui des autres. L'ordre est dans le cœur de chacun de nous ; l'esprit a beau faire pour introduire le désordre , il pourra toujours le faire commettre , mais jamais le faire aimer. D'où viennent les lois , si ce n'est de l'orgueil et de l'intérêt ? Elles seroient inutiles, si l'on savoit conserver ses mœurs ; malheureusement c'est un mal qui devient de plus en plus nécessaire à cause du défaut de mœurs ; mais peut-être les mœurs se sont-elles éteintes en proportion de la mul-

tiplication rigoureuse des lois. Que penseriez-vous d'un père qui, pour corriger son fils, ne l'approcheroit que la verge à la main, qui ne lui parleroit que par des menaces? ce père atteindroit-il son but? En général, plus on maltraite l'inférieur, plus on le rend incorrigible. Tous les gouvernemens où la loi domine, sont odieux; la loi qui n'est que l'expression de la volonté du souverain, se trompe souvent; mais la raison qui prescrit le bien et défend le mal, ne se trompe jamais. O hommes! pourquoi faut-il que vous préfériez de vous laisser conduire comme des bœufs

à la charrue, au bonheur de vous conduire vous-mêmes suivant les règles de votre raison? Ne vaudroit-il pas mieux labourer volontairement le champ dont le père de famille vous a confié la culture, que d'y être forcés comme des esclaves? Mais c'est votre indocilité qui a fait naître l'orgueil et l'intérêt des lois; ne vous plaignez qu'à vous-mêmes du joug que vous êtes condamnés à porter. Ah! plutôt soyez plus fidèles aux principes du juste et de l'injuste, écrits au dedans de votre ame; obéissez à vos préposés: toute puissance vient de Dieu, dont vos supé-

rieurs sont l'image et les ministres ; alors il vous sera permis de vous élever au dessus des lois, et même de les regarder comme des chaînes indignes de tout être raisonnable, sinon elles reprendront bientôt leurs droits, et le coupable, que le remords ne punit point assez, expiera son crime.

Que les mœurs vous gouvernent plutôt que les lois ; cette politique feroit en même temps l'éloge du maître qui l'adopteroit, et des sujets qui la suivroient : telle étoit celle de Lycurgue. Le respect pour la vieillesse en étoit le principe.

Ce n'étoit point assez d'avoir composé son sénat de vieillards, qui devoient seuls y être admis à l'avenir; il voulut encore, par une loi expresse, que ses sujets fussent accoutumés dès l'enfance à porter honneur et à obéir à tout vieillard. On les exerçoit à l'obéissance la plus prompte; chaque vieillard se regardoit comme le père de toute la jeunesse; la jeunesse trouvoit dans chaque vieillard, un maître, un censeur, dont elle respectoit les avis, la sagesse et l'autorité.

S'il ne faisoit si bon vieillir en nul endroit qu'à Lacédémone, disoit Lysandre, ce n'est

pas qu'il y fût permis au vieillard de croupir dans une molle oisiveté ; chargé des affaires publiques , il l'étoit encore de la conduite des jeunes-gens ; la république se reposoit sur lui du soin de veiller attentivement à leurs personnes , à leurs jeux , à la manière dont ils vivoient ensemble. Terribles à ceux qui manquoient à leur devoir, ils devoient se montrer vénérables et desirables aux bons ; ainsi , en les établissant juges du courage des jeunes-gens , il (Lycurgue) a rendu la vieillesse de ceux-là plus honorable que la force de ceux-ci ; par-tout ils étoient re-

cherchés de la jeunesse, qui, à leur école, devenoit de plus en plus honnête, et dont ils formoient le cœur, sans envie quelconque, c'est-à-dire, sans aucun intérêt que celui de la république.

Cette éducation formoit des hommes tels que Lycurgue les desiroit, et que les circonstances l'exigeoient. Au milieu des troubles et des factions qui agitoient la Grèce, des désordres multipliés dont elle étoit inondée, des entreprises continuelles de voisins dangereux et puissans, il voulut former une république guerrière, invincible, à l'abri

des

des malheurs qu'entraîne la corruption au dedans, et de ceux qu'amènent les attaques du dehors. Projet certainement admirable, et mieux exécuté qu'aucun autre plan de législation. Il n'écrivit point ses lois; il voulut que l'éducation les imprimât dans les cœurs. Tout ce qui n'étoit pas essentiel et pouvoit dépendre des circonstances, il crut devoir l'abandonner à la sagesse des citoyens une fois imbus de bons principes. Eh! quelle sagesse que celle qu'ils acquéroient en respectant la vieillesse? quels principes que ceux dont ils suçoient tous les jours le lait? quel

peuple sut respecter davantage la vieillesse ?

Voyez cet homme à cheveux blanchis par le temps, sur la tête duquel semblent accumulés les trésors de la science et de la prudence humaine : son front grave et ridé annonce et commande le respect ; il se traîne à pas lents aux jeux olympiques, il veut s'y placer ; on le baffoue, on le rejette ; les Lacédémoniens seuls, hommes et enfans, se lèvent, le préviennent; il est admis : les Grecs, dit-il, entendent bien ce qui est bon et honnête ; mais il n'y a que les Lacédémoniens qui le pratiquent. La même solemnité

le conduit à Athènes ; il est témoin de la même disgrace pour un de ses semblables ; même déférence de la part des ambassadeurs de Lacédémone. Frappé d'un sentiment vif de la vertu des Spartiates et de sa propre corruption, le peuple d'Athènes applaudit avec des transports universels : Par les dieux jumeaux, s'écrie un Spartiate, les Athéniens entendent bien ce qui est bon et honnête, mais ils ne le font pas. Quel contraste des mœurs athéniennes avec celles des Lacédémoniens ? Ceux-ci, presque étrangers à tous les vices, jouissoient en paix de leurs conquêtes,

sans redouter aucun ennemi. Instruits et formés par la vieillesse, les jeunes-gens étoient les sûrs garans de la tranquillité publique. Lacédémone étoit puissante au dedans et au dehors, et cependant elle n'avoit pour murailles que les jeunes-gens, pour confins que les piques des jeunes-gens; aussi nulle république ne conserva-t-elle aussi long-temps ses lois, ses mœurs, ses usages, sa liberté, que celle de Lacédémone. Combien y avoit-il de Lacédémoniens? Sans faire attention à leur nombre, on peut répondre, après Ariston, qu'il y en avòit autant qu'il en falloit

pour repousser leurs ennemis.

Ce n'est pas toujours dans le nombre des soldats que consiste l'avantage d'une armée, mais dans le courage et l'intrépidité des combattans. Combien de fois n'a-t-on pas vu chez les Romains, les Carthaginois, les Perses et les autres nations belliqueuses, les armées les plus nombreuses mises en déroute par une poignée de gens aguerris ?

Heureuse la nation dont les jeunes-gens ressembleroient aux Lacédémoniens !

CHAPITRE XIII.

Cause principale de la grandeur de Rome. Son premier état. Sagesse et prudence de Romulus. Etablissement du sénat. Lois. Mœurs. Religion. Avantages de l'autorité paternelle sagement tempérée et restreinte par Numa. Fruits du respect pour la vieillesse de ce second roi de Rome.

UNE des causes principales de la grandeur de Rome, cette superbe dominatrice de l'univers, fut sans contredit la soumission respectueuse des jeunes-gens envers les vieillards ; elle eut des mœurs tant qu'elle sut respecter

ses maîtres dans les vieillards.

Cette ville si célèbre dans la suite, n'étoit encore qu'un chaos informe; différentes hordes de bandits ou gens sans aveu, y avoient établi leur demeure, d'où, comme du centre de la licence, ils se répandoient dans les provinces voisines, et y exerçoient sans cesse les plus affreux brigandages; les droits du père et du fils, du jeune et du vieillard, du savant et de l'ignorant, du vice et de la vertu, tout étoit confondu; la raison du plus fort, cette loi détestable, qui, depuis l'enfance du monde jusqu'à nos jours, a produit tant

de ravages, chacun l'adoroit et la suivoit aveuglément comme la seule règle de sa conduite.

Parmi la foule de tant d'êtres impérieux et sans frein, si peu faits pour commander et pour obéir, quel devoit être le chef ? et comment falloit-il s'y prendre pour établir la subordination ? quel étoit cet homme, au milieu de tant d'autres qui ne l'étoient pas, capable d'opérer une heureuse révolution ? Jeunesse, écoutes et admires ; l'un des tiens va te condamner, tu rougiras de ne pas lui ressembler en sagesse ; mais n'oublies pas de te corriger. Dans l'âge où l'on est

le plus suffisant, sans avoir droit de l'être, Romulus ose entreprendre de gouverner. De si jeunes mains pourront-elles tenir les rênes du gouvernement? oui, sans doute. François, vous me prévenez; mais, à l'exemple du fondateur de Rome, vos jeunes rois surent se choisir des coopérateurs, en qui le nombre des années devoit avoir perfectionné la sagesse, ames qu'ils croyoient fortes, constantes dans le bien, et uniquement occupées de la félicité publique. S'ils n'ont pas toujours eu des Sully, plaignons-les, sans les condamner. Trop souvent la flatterie

empoisonna les fastes de notre gouvernement. Combien de ces esclaves dont parle Démosthène, de ces lâches flatteurs qui vendirent la liberté des Grecs à Philippe et à Alexandre ? combien de Séjans, idoles des Romains, qui, sous le voile de l'humilité et de la modestie, cachent dans leur cœur une ambition insatiable, et abusent honteusement du pouvoir qui leur est confié ? On adore jusqu'à ceux qui sont à leurs gages ; on vend des éloges à leurs valets, et l'on regarde comme un honneur de parler au plus vil de leurs gens. Combien de

Vitellius qui ne rougissent pas de déifier des Caligulas ? combien de calomniateurs des Thraseas, qui n'emploient l'autorité de leur maître que pour écraser plus sûrement l'innocence ?

Toujours en garde contre les flatteurs, le premier roi de Rome, comme s'il se fût défié des foiblesses de son âge, établit un conseil, *qui partageât avec lui les soins du gouvernement, et où l'on pût examiner avec maturité les affaires.* (1) Politique profond, occupé de la grandeur future de son

(1) Rollin, *Hist. Rom.*

état naissant, il voyoit dans les jeunes-gens les mains qui devoient un jour enchaîner l'univers ; mais l'entreprise devoit être dirigée par les vieillards.

De l'enfance où Rome étoit plongée, on vit s'élever ce colosse magistral, qui devint dans la suite le temple de sainteté, de majesté, de sagesse, la tête de la république, l'autel des nations alliées de Rome, l'espoir et le refuge de tous les autres peuples. Dans ce grand nombre de rois qui lui commandoit, le peuple sembloit étonné de n'en avoir qu'un.

De concert avec son sénat,

Romulus s'occupe des lois et des mœurs; bientôt, la religion étant nécessaire avant toutes choses, des temples sont bâtis, des autels érigés ; les statues des dieux dressées, leurs images exposées et décorées des marques symboliques de leur pouvoir et de leur bienfaisance, qu'il importe toujours d'avoir présens ; des solemnités publiques, où tout le peuple, interrompant son travail, étoit obligé de se trouver, instituées en leur honneur : le bonheur public devint ensuite l'objet de ses sages réglemens ; et ce qu'il y eut d'essentiel, les pères reçurent une entière auto-

rité sur leurs enfans, sans que le temps en fût limité, et qui avoit lieu à quelque âge et à quelque dignité qu'ils fussent parvenus.

Cette autorité souveraine dans les pères, tempérée sans doute par les sentimens de bonté et de douceur que la nature ne manquoit pas de leur inspirer, contribuoit beaucoup à tenir tout dans l'ordre et dans une juste subordination.

Oui, sans doute, ce sage tempérament devoit produire ces effets avantageux ; mais quel est l'homme qui sait ne jamais s'écarter des bornes de la sagesse et de la raison? L'homme n'a-

buse-t-il pas souvent de ses plus beaux droits ? L'autorité paternelle s'étendit chez les Romains jusqu'à la barbarie ; l'histoire de ce peuple en fournit plusieurs preuves, qui révoltent toujours l'esprit, et auxquelles on ne s'accoutume point. Que Manlius Torquatus, songeant à augmenter la force du commandement, fasse mourir son fils pour avoir vaincu sans son ordre, je condamne la désobéissance du fils, mais je frémis d'horreur à la vue de la cruauté du père ; j'ajoute même qu'un tel exemple trop suivi, loin de porter les enfans à la soumission, ne feroit au

contraire que les en détourner plus sûrement : qui sait si, après avoir fait des rebelles, il ne produiroit pas des parricides, des suicides, &c. ?

Le père avoit aussi le droit de s'approprier sans distinction tout ce que son fils acquéroit ; la loi lui permettoit encore de déshériter ses enfans, sans en rendre aucune raison, et sans autre cause que sa volonté ; il pouvoit les vendre jusqu'à trois fois. Numa restreignit sagement cette loi ; et dans la suite il ne demeura aux pères, que le droit de correction modérée.

Tel fut le fruit qui résulta pour

les mœurs, du respect des Romains pour la vieillesse de ce prince, qu'aucune révolution ne troubloit la ville, et que toutes les passions sembloient éteintes dans le cœur des citoyens ; chacun trembloit sur les malheurs que la mort de Numa pourroit lui causer, et à la république entière : ils le pleurèrent, non comme un prince mort de vieillesse, mais comme s'ils eussent enterré le plus cher de leurs amis, qui seroit mort à la fleur de son âge, disons plus, le conservateur des mœurs et de la vertu.

FIN DE LA I^RE. PARTIE.

ERRATA.

Première Partie.

PAGE 39, lig. 10, moins insupportables, *lisez* moins supportables.

Page 86, lig. 10 personisée, *lisez* personifiée.

Page 53, lig. 7, de chasseur, *lisez* du chasseur.

Pag. 96, lig. 17, où il se trouvoit alors *lisez* où ils se trouvoient alors.

Page 109, lig. 5, dit un auteur morderne, *lisez* le même auteur.

Seconde Partie.

Page 32, lig. 9, Protéas, *lisez* Probus.

Page 74, lig. 11, seront, *lisez* seroient.

Page 136, lig. 4, la sagesse plus éprouvée, *lisez* la plus éprouvée.

62632353



